L'écho de l'étroit chemin

Association Francophone des Auteurs de Haïbun
Journal trimestriel en ligne

N°18 - Décembre 2015

Sommaire

Éditorial, *Danièle Duteil*
Sélection haïbun

Thème : La rue

- En province, *Germain Rehlinger* p. 5
- Derrière les remparts, *Marie-Noëlle Hôpital* p. 7
- À angle droit de la rue, *Lise-Noëlle Lauras* p. 9
- Le monde qui nous entoure, *Patrick Gillet* p. 11
- Chaussée, *Hélène Phung* p. 13
- Balade nocturne, *Nicole Pottier* p. 17

- Dépaysement, *Claire Châtelet* p. 19
- Vanité, *Monique Leroux Serres* p. 21
- Étranges, ces caractères, *Céline Landry* p. 25
- Les chiens d'El Calafate, *Annie Bécouarn* p. 29

Thème libre

- Portrait d'un soldat, *Isabelle Freihuber-Ypsilantis* p. 31
- Ouvrir les volets, *Cécile Magnier* p. 33

Coup de cœur

- Le monde qui nous entoure, de Patrick Gillet, par *Jacques Ferlay* p. 35

Appel à textes

p. 37

Article

- L e haïbun, quelle direction ? de Manuela Miga, traduction de *Daniel Py* p. 39

Livres

- Un livre, un auteur : GR®2013, Marseille-Provence, carnet de marche avec Yves Gerbal, par *Monique Leroux Serres*, p. 41
- Moire, haïbun de Marie-Noëlle Hôpital, par *Danièle Duteil* p. 49
- Teishin au pays du haïku, Conte de Françoise Kerisel, par *Danièle Duteil* p. 53

La vie de l'AFAH

- Portrait d'une adhérente : entretien *Jo(sette) Pellet / Danièle Duteil* p. 55
- Nos ahérents.es ont du talent
  - Annonces / Rendez-vous p. 59
  - Publications p. 60
  - Adhésion p. 61

Éditorial

averse d'automne
au petit matin
sur les rues débraillées

Alain Kervern[1]

S'il est un lieu de convergence entre l'individuel et le communautaire, c'est bien la rue. Loin d'être simplement un axe de circulation, elle abrite la culture collective de l'humanité, étant point de rencontre d'individus de tous bords et de toutes origines. Sa physionomie varie selon les circonstances, le lieu, le pays, le moment de la journée, de l'année… mais aussi en fonction du quartier, de son tissu social et de l'état d'esprit de ses usagers à un instant donné. Si elle accueille ordinairement les activités quotidiennes, ainsi que de multiples manifestations, elle peut receler parfois la détresse ou la misère, voire de vrais drames humains.

Cette grande variété est illustrée dans ce numéro 18 de *L'écho de l'étroit chemin* par dix haïbun ancrés en province ou dans une grande ville, en France, Angleterre, Inde, Vietnam, Argentine…

Les rues empruntées sont quelquefois décrites, pas toujours. Le plus important semble être le sentiment qu'elles suscitent : Germain Rehlinger déplore de voir s'éteindre, *En province*, toutes ces petites villes où régnait autrefois une belle activité ; Marie-Noëlle Hôpital invite à aller observer ce qui se passe *Derrière les remparts* ; Line-Noëlle Lauras s'étourdit dans une venelle à deux pas de chez elle, *À angle droit de la rue* ; Patrick Gillet met en scène un maniaque explorant jusqu'au dernier centimètre *Le monde qui nous entoure* ; Hélène Phung, libre comme l'air, bat la *Chaussée* de la ville de ses vingt ans d'un pas alerte ; Nicole Pottier propose une *Balade nocturne* dans l'envers du décor de Paris ; Claire Châtelet recherche le *Dépaysement* dans les quartiers exotiques de Londres ; Monique Leroux Serres médite sur la *Vanité* de ce monde, en observant la vie bigarrée et multiple de la rue centrale de Mandawa, dans le Sakawati au Rajasthan ; Céline Landry délaisse son groupe de voyage pour errer à l'aventure dans les ruelles d'un village de la campagne nord-vietnamienne (*Étranges, ces caractères*), tandis qu'Annie Bécouarn explore en solitaire quelque quartier d'El Calafate, en Argentine.

Deux auteures ont préféré le thème libre : dans *Ouvrir les volets*, Cécile Magnier libère souvenirs et émotions, tandis qu'Isabelle Freihuber-Ypsilantis s'attarde devant la figure d'un jeune homme (*Portrait d'un soldat*).

---

1. In *Portrait de la ville*, Anthologie bilingue de haïkus bulgares et français, Dir. Cristo Ke Pélla, Sofia, 2015.

Outre les rubriques habituelles, (« Vie de l'AFAH » et son portrait d'auteur.e, « Nos adhérents ont du talent »…), les pages suivantes dévoilent le coup de cœur de Jacques Ferlay, membre du jury avec Jo(sette) Pellet et moi-même, ainsi que les thèmes des prochaines sélections. Daniel Py a traduit pour nous un article de Manuel Miga, *Le haïbun, quelle direction ?* publié dans *Albatross* 2000-2001. Enfin, Monique Leroux Serres présente *GR® 2013 MARSEILLE-PROVENCE, Carnet de marche avec Yves Gerbal* – lecture et auteur – (Éditions Gaussen, 2015) et, pour ma part, deux recensions de livres : *Moire* (haïbuns de Marie-Noëlle Hôpital), *Theishin au pays du haïku* (conte de Françoise Kérisel).

Bien sûr, le thème de ce numéro 18, « la rue » n'est pas sans réveiller dans nos esprits le souvenir de la terrible tuerie qui s'est déroulée à Paris, le 13 novembre dernier. Songeant avec une grande tristesse aux victimes, qui ont été fauchées pour la plupart dans la fleur de l'âge, nous nous associons bien sincèrement à la douleur des proches. À eux, aux blessés, aux témoins de telles atrocités, nous adressons nos pensées les plus réconfortantes.

La vie cependant continue. Qu'elle soit, plus que jamais, tournée vers la poésie, source de sérénité, d''espoir et de lumière.

Bonne lecture et excellente année 2016 !

Danièle Duteil

Une rue sous la pluie, aquarelle d'après V. Prischedko, 2013

L'écho de l'étroit chemin

Décembre 2015 – http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème "la rue"

En province

Musicien des rues
Il doit être pauvre
dit le gamin

Elle pourrait être n'importe où en France, cette petite ville de province. Sous la pluie tout paraît gris, les vitrines vides ou tapissées de papier journal, les panneaux *Maison à vendre*. Il suffirait d'un peu de soleil pour repérer de belles demeures anciennes, en grès jaune, même si certaines se délabrent. Et puis il y a les cités, maisons alignées toutes pareilles, avec la crèche, l'école, la maison de quartier… du père patron, qui ont vu arriver tant d'émigrants d'Europe puis du Maghreb. Clochetons et statues de l'église sont couverts de mousse. Quand un magasin rouvre, très vite il ferme, *les gens n'ont plus les moyens, ils ne consomment plus*. Au centre, le parking du supermarché abandonné commence à être inquiétant.

Contre le mur
une bâche gonflée
un homme… peut-être

Il n'y a que la zone commerciale, à l'entrée du bourg, qui s'étend encore comme la mauvaise herbe. La basilique, trop grande, ne cadre plus avec l'environnement ; des pèlerins ont dû s'y arrêter. Un temps le textile, la sidérurgie ont apporté la richesse. *Il y avait du travail, de la vie,* c*'était le bon temps*. Au loin, rayant les nuages, la cheminée d'un ancien haut-fourneau, dédié à la mémoire et à l'art, un peu de fierté sauvée. Le soir on y allume le ciel, comme avant. Aujourd'hui beaucoup sont chômeurs ; dire que d'anciens « cœurs d'acier » pointent aux Restos du Cœur ! RMI ou RSA, ils survivent, grattant le moindre centime. Héritage du passé, il reste les associations ; depuis longtemps on se sert les coudes, on sait prendre les coups ou esquiver. Aux hommes politiques, on ne croit plus ; ils avaient tant promis. Et la mondialisation est passée par là. On croise de rares passants mais ils ne lèvent plus la tête. Restent quelques bistrots où les habitués retrouvent la chaleur, les valeurs d'un autre temps, en attendant les sorties pêche. Les jeunes sont déjà partis ou seront travailleurs frontaliers.

Cour de l'école
les buts encore dressés
plus de cris d'enfants

Heureusement il y a les grands arbres, hommes debout regardant le soleil et les cieux. Un jour, ces oubliés, ces bafoués retrouveront leur dignité et leur force de révolte : *ça va péter*, qu'ils disent.

Germain REHLINGER (France)

L'écho de l'étroit chemin

Décembre 2015 – http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème "la rue"

Derrière les remparts

Au cœur de la vieille cité, le lacis des ruelles forme une pelote enchevêtrée, aussi complexe que les ramifications du cerveau humain. Dans les rues aux pavés disjoints, des barricades s'érigèrent autrefois ; si les façades des demeures anciennes pouvaient parler, elles évoqueraient des émeutes sanglantes, des insurrections écrasées, des fleurs rouges sur la pierre sombre.

Ville médiévale
l'histoire tumultueuse
sur tes murailles.

Au XXIe siècle, les rues piétonnes grouillent de monde, on entend les pas pressés des passants, les talons aiguille qui martèlent le trottoir et s'arrêtent devant les devantures des magasins de mode ; les vitrines exhibent quantité de chapeaux, chaussures, robes et chemises…Dans les encoignures, des mendiants, aussi nombreux qu'au Moyen Âge, naguère pourchassés par la maréchaussée. Aujourd'hui on les appelle SDF, parfois sans titre de séjour, étrangers traqués sans pitié. Assis par terre, ils regardent touristes et autochtones déambuler, ils observent des jambes galbées, des ourlets de jupe, des plis de pantalon, des animaux domestiques, des souliers, des collants, des espadrilles…

La rue, cernée de remparts, flanquée de fortifications, est quelquefois le théâtre de manifestations altermondialistes ; les slogans scandés se répercutent sur les murs, les chants s'élèvent des poitrines…La ville accueille des chefs d'état, le quartier est bouclé par les cohortes noires de policiers aux yeux de fer globuleux, casqués, bottés, matraque aux reins, armes au poing ; et la rue se transforme en souricière où les manifestants sont pris au piège, étouffés par les gaz lacrymogènes, attaqués à coups de grenades, matraqués, blessés…s'ils ne trouvent refuge chez l'habitant ou dans les rares cafés qui n'ont pas fermé rideau. L'un deux est tombé.

Recroquevillée
la silhouette d'un jeune homme
sur le sol rougi.

Il ne se relèvera pas.

Le lendemain, tout est nettoyé, plus un bris de verre, plus une goutte de sang. La rue est propre, pimpante, ripolinée. Le commerce, le tourisme ont repris leur droit dans une cité où l'ordre règne à l'abri des remparts.

Marie-Noëlle HÔPITAL (France)

Rue en été, aquarelle d'après V. Prischedko 2014

L'écho de l'étroit chemin

Décembre 2015 – http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème "la rue"

À angle droit de la rue

Rue en pente, circulation dans les deux sens. Un passage clouté. Quand le piéton réussit-il à traverser ? Il sera midi dans quelques minutes et, devant le supermarché, c'est le coup de feu. Les mères-se pressent vers l'école pour reprendre les plus petits, les ouvriers font la queue pour payer leur sandwich-bière, une vieille dame lutine le jeune Nicolas, « mon fiancé » : elle veut qu'il établisse le compte de ses achats. Du bruit, du vent, de l'animation. Il est midi.

Étrangère aux lieux, je regarde, j'observe, amusée : le plâtrier à qui je propose de céder ma place, une vieille dame qui me fait un clin d'œil, je lui promets de respecter son fiancé, une jeune mère qui passe en coup de vent.

Visages tout neufs
La rue bourdonne et bruisse
Théâtre de midi

J'ai payé le contenu de mon chariot et Nicolas a bien joué son rôle avec l'Aînée. Il décide lui aussi de partir déjeuner et ferme sa caisse. Une scène de la vie quotidienne s'efface.

Je range mes provisions dans le coffre de la voiture. J'en extrais le dernier roman noir américain avec gourmandise. La plage, le soleil, la mer, mon livre. Un moment de bonheur en perspective.

Face à la rue, j'aperçois un vide. Je démarre et fonce dans l'espace qui m'aspire… Une venelle, en prise directe sur la rue du supermarché, à angle droit.

D'un coup, l'espace urbain s'est dédoublé, comme si derrière la rue existait une autre vie. Une rue à double fond. D'une autre époque, celle-ci. A-t-elle jamais été recouverte d'un ballast ? Le sol est tassé de la terre sur laquelle on a passé et repassé. D'un côté, de jolis pavillons, presque modernes : un homme tond sa pelouse. Dans la maison voisine, une voix de femme appelle pour le déjeuner. Puis, de ce côté de la venelle, une vieille bâtisse : un mur écroulé s'appuie à un arbre à demi-rabougri que

soutient un pommier aux fruits malingres ; enfin, le corps principal de la bâtisse : vieilles pierres, toit d'ardoises, quelques rideaux de dentelle aux fenêtres et la pelouse où poussent librement des fleurettes. D'où surgit cette maison hors du temps ? C'est elle qui créée le choc : à deux mètres de la rue du supermarché, rien ne la laisse deviner.

La rue est là, si proche, animée, bruyante. À peine ai-je avancé de quelques pas que la venelle dicte sa loi. Je suis ailleurs. Je me promène dans une époque révolue. La vie se déroule sur un rythme si lent, les vieux murs racontent leur histoire, et l'heure du déjeuner est sacrée.

Ici ?

En contrebas, la plage, la mer, mon livre, chaque élément me paraît soudain vain dans cette venelle, tant la vie y est ancrée, dense. J'avance lentement. Où suis-je ? La tête me tourne un peu.

La rue ? Le supermarché ? La circulation ?

Cette réalité me semble si éloignée. Dans cette venelle, le temps sonne autrement. Ce n'est pas l'heure de Midi, mais un Temps suspendu.

Rue de bruits d'odeurs,
En silence elle s'est immiscée
La venelle

Lise-Noëlle LAURAS (France)

L'écho de l'étroit chemin

Décembre 2015 – http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème "la rue"

Le monde qui nous entoure

Encore un instant
Et le monde aura changé
Moi également…

Le matin, lorsqu'il enfilait ses chaussures, Maxime prenait le temps de les observer, d'en estimer la taille et le poids. Lorsqu'il laçait ses chaussures, il évitait de se laisser aller à un geste automatique. Il se concentrait sur le mouvement de ses doigts, sur la technique qui permettait d'effectuer un nœud parfaitement symétrique. Dès ses premiers pas, il évaluait la souplesse de ses chaussures et le nombre de pas qu'il fallait pour atteindre la porte. Max avait une soif de connaissance du monde qui l'entourait. Ainsi, il avait entrepris de faire l'inventaire des différents objets de son appartement. Il avait commencé par compter les couteaux, les cuillères et les fourchettes. Puis, il avait compté les assiettes, les bols, les verres, et les différents ustensiles de la cuisine. Ensuite, il était passé au salon où il avait compté les livres de la bibliothèque, les tableaux sur les murs… C'est fou se disait-il, les gens ne savent pas combien il y a d'objets dans la pièce où ils vivent. Cela lui conférait une autorité sur les choses. Un sentiment de puissance…

7 heures la lumière
Touche le pied de mon lit
Ma table à 9 heures

Max trouvait impensable que les gens n'aient pas envie de connaître l'espace dans lequel ils évoluent. Lui ne voulait pas mourir sans avoir satisfait son appréhension du monde. Alors il commença à le mesurer. D'abord à l'intérieur de son appartement, il mesura la longueur et la largeur de la table, la hauteur des chaises, puis il prit les dimensions des fenêtres et des portes. Il se mesura lui-même : la longueur des mains, de chaque doigt, des bras, des pieds, des jambes, du visage, du nez… qu'il nota dans un carnet…

Au coin de la rue
La mendiante et son enfant
Sa sébile vide

Ensuite, il s'attaqua à l'extérieur. Il mesura les marches de l'escalier, la largeur de l'immeuble et en estima la hauteur. Les résidents se dit-il, ne connaissent même pas la dimension de l'immeuble dans lequel ils vivent ! Puis, il mesura la largeur des trottoirs et s'aperçut que celui de droite était un peu plus grand que celui de gauche. Il calcula aussi la distance entre les lampadaires, la longueur de la rue… Cela dura plusieurs mois. Il mesura ainsi son quartier, puis la ville entière. Mais un jour, fatigué par toutes ces mesures et tous ces chiffres, il lâcha prise. Il fut alors envahi par un sentiment de vide et sombra dans une profonde dépression. Il mourut en emportant avec lui tous ces chiffres sur le monde…

Les fils électriques
Tissent leur toile sur la ville
Araignée urbaine

Patrick GILLET (France)

…

Quel quartier, aquarelle

L'écho de l'étroit chemin

Décembre 2015 – http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème "la rue"

Chaussée

Autrefois, lorsque j'avais la vingtaine, à la belle saison, je marchais pieds nus en pleine ville. En ce temps-là, les mini jupes faisaient aux filles la jambe longue et la démarche tapageuse.

trop de bruit en ville
pour si peu de demoiselles~
longues libellules

Les passants se retournaient pour regarder la jeune sauvageonne que j'étais déambuler ainsi sur les pavés de la rue piétonne, cheveux au vent et cheville libre.

C'était ma façon à moi de revendiquer une féminité et une liberté fraîchement acquises, après une dizaine d'années passées derrière les grilles d'un internat.

Les autres jetaient leur soutien–gorge au vent pour marcher tétons dressés en signe de libération, moi c'était les guiboles… Je n'avais cure de m'écorcher la peau fine de la plante des pieds ; je parcourais des kilomètres de rues et de trottoirs avec la conscience aigüe de marcher avec les chats, non avec les hommes. Et cette animalité, au milieu des violentes circulations de voitures, des embouteillages et des klaxons de bus empêtrés, me procurait la sensation inouïe de rester à tout cela étrangère. Même si forcément les enlisements de véhicules ralentissaient ma marche. Même s'il fallait à cause du bruit ambiant souffrir des oreilles, et supporter parfois sifflements ironiques ou remarques désobligeantes de certains conducteurs.

Le fait d'aller déchaussée me plaçait d'office en dehors de tout cela ; je vivais comme dans un autre temps, en d'autres lieux. En marge des remous citadins. Le contact direct avec le sol avait aiguisé mes sens tactiles et curieusement la sensation que j'éprouvais d'être reliée à la terre me donnait des ailes. J'avais acquis la légèreté du chat de gouttière.

vitrines éclairées~
la funambule survole
le cœur de la ville

Combien de rues ai-je ainsi dévorées, combien de passages consommés et de trottoirs dévalisés ! Rien ne pouvait m'arrêter, puisque je lévitais à deux centimètres

au-dessus du sol (tout du moins avais-je cette impression). Rien ne pouvait me détourner puisque j'allais toujours au hasard, sans but avoué.

L'errance est pure merveille : chaque jour, je tombais sur une impasse inconnue, une ruelle inattendue aux boutiques désuètes, des places bordées de platanes, peuplées de tables en marbre et de chaises en fer rouillé, comme surgies d'un siècle passé. Des fontaines éteintes ou jaillissantes, aux nymphes cracheuses, qui soufflaient des brumes où je rafraichissais mes pieds endoloris. Des statues et même un cimetière, des jardins publics tantôt assoupis dans une éternelle sieste d'été, tantôt bruyants comme ruches au soleil. Entre deux tours d'immeubles quelques maisons à l'agonie. Une cathédrale bordée de gargouilles rongées par le vent des cimes où se posaient pigeons et colombes roucoulantes. Toute une faune céleste dont je percevais les mystérieux appels.

Parfois de sombres travées, où des hommes en mal d'amour guettaient du coin de l'œil les lanternes rouges pendues aux balcons, tandis que, debout dans le caniveau, les dames tournaient d'improbables clefs de paradis, en lançant des œillades appuyées aux passants pressés.

Ruelles traversées par des relents d'odeur de pâtisserie orientale, qui venaient de la place voisine. Comme si tous les péchés capitaux s'étaient donné rendez- vous dans ce quartier aux halles anciennes. Des marchés piteux où trois étals de légumes s'alignaient en vain, sous le regard désabusé de quelques ménagères aux cabas fleuris tournant en rond sur une place, comme dans un manège.

Des théâtres ou des cinémas juste à l'heure rutilante de la sortie, et c'était tout à coup une rumeur envahissante, mille éclats de voix qui pulvérisaient le silence nocturne. Un grand mouvement désordonné comme un banc de poissons hagards, où chacun s'éparpillait avant de rendre sa quiétude au monde. Silencieuses étoiles perchées au-dessus des toits bardés d'antennes et de nuit profonde. Mirifique domaine des chats noctambules. Comme j'aurais voulu partager leur empire !

ce kiosque à journaux
où s'effeuillent les nouvelles~
au-dessus : la lune

D'ailleurs au fur et à mesure que mes plantes de pieds prenaient de la corne, ma connaissance de cette ville allait grandissant. C'en était finalement désespérant, car j'avais beau marcher de plus en plus vite, l'espace inconnu rétrécissait et il me fallait courir de plus en plus loin pour gagner de nouveaux territoires. Bientôt le réseau urbain, fin treillage de rues et de ruelles, n'eut plus de mystère pour moi. J'en connaissais jusqu'aux plus intimes enchevêtrements, les plus subtiles détours, les plus surprenantes impasses.

De ma peau nue, j'avais tant battu le pavé que désormais la carte de la ville, comme imprimée dans ma chair, avait fini par pervertir l'innocence de mes parcours.

Je ne pouvais qu'abandonner mes instincts pour suivre les panneaux. Mon humanité avait repris le dessus. Ah ce mental qui connaissait par cœur le plan de la ville, le nom des rues et l'emplacement exact de chaque arrêt de bus !

Tout espace de rêve ayant été consommé, désormais je marcherais comme les autres. D'ailleurs l'automne est venu, un mois d'octobre froid et pluvieux. Les chaussées glissantes me faisaient trébucher dans la pénombre des rues mal éclairées ; il y avait fort à parier que l'humidité gangrénerait bientôt mes jambes.

Ô ville lumière !
sous la pluie les trottoirs luisent
panne de luciole

Ce jour-là, ayant descendu l'avenue Maréchal Leclerc, j'ai tourné à l'angle du Pont des Pies pour me faufiler dans la petite rue du Souvenir où se trouvaient quelques boutiques bon marché ; au 37 bis je me suis faufilée, et j'en suis ressortie… chaussée.

Hélène PHUNG (France)

Sélection : thème "la rue"

Au marché, sables, 2015

L'écho de l'étroit chemin

Décembre 2015 – http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème "la rue"

Balade nocturne

Je marche dans Paris. Je suis un trajet établi depuis un certain nombre d'années, depuis que je travaille en service de demi-nuit au standard international dans le quartier du Marais.

Il est minuit moins le quart. La rue des Archives est silencieuse, les hauts murs des hôtels particuliers abritent de leurs ombres les quelques passants qui se pressent, tout étonnés de rencontrer âme qui vive à pareille heure. Au bout de quelques mètres je tourne dans la rue Rambuteau, une rue populaire et populeuse. Les néons publicitaires rouges des pizzerias flashent les touristes tous les cinquante mètres. Que ce soit l'été ou l'hiver, il y a toujours du monde. J'avoue que cela me rassure. Je respire plus aisément. J'ai vingt ans et je n'ai pas peur de la vie, mais je dois cependant relever un certain nombre de défis. Arpenter Paris nuit après nuit, tel un promeneur solitaire, en est un. Je regarde les vitrines, sans pour autant faire les boutiques. Rares sont les stores baissés. Les enseignes multicolores éclaboussent la nuit. Pollution lumineuse certes... mais qui s'en soucie quand il faut attirer la clientèle à tout prix ?

mal d'obscurité -
un soleil artificiel
tue les passereaux

À l'approche du centre Georges Pompidou, le flot de personnes grossit. Quelques clochards enveloppés dans de vieux cartons squattent le pas des portes. Ils grognent, parfois s'engueulent entre eux. Avec leurs faces aux barbes hirsutes, ils se connaissent les uns les autres. Ils n'ont que leur bouteille avec eux, et parfois un chien, réconfort des jours de solitude. Leurs yeux témoignent de l'indifférence de la société clinquante qui les entoure.

J'arrive au croisement du boulevard de Sébastopol : des files de voitures rugissent à chaque passage rythmé par les feux tricolores. La sauvagerie de la nuit me prend à la gorge et aux yeux. Je suis irritée par les émanations des pots d'échappement et éblouie par la traînée multicolore des feux arrière des voitures et des camionnettes. C'est à mon tour de passer. Encore quelques mètres... la rue Rambuteau se termine ici.

Sélection : thème "la rue"

La place des Halles s'étale en grand devant moi. Quelques cafés sont encore ouverts. Les derniers garçons servent rapidement, le teint blafard, les paupières battues. À l'arrière des terrasses en plein air, s'accumulent les conteneurs en plastique marron remplis de bouteilles de bière vides. Une foule cosmopolite s'agite dans tous les sens, il faut faire attention parmi ces inconnus parfois ivres, qui s'en vont vomir dans n'importe quel coin. L'atmosphère est chargée de relents de parfums, d'alcool, de transpiration, mais aussi de drogue. Une population jeune aux cheveux colorés, aux blousons de cuir et aux tatouages bien en vue est massée aux portes d'entrée du forum des Halles. Positionnés en haut des marches, avec leurs motos rutilantes exposées telles des prostituées, ils toisent les gens de leur regard dur. Noyée dans cette multitude, où tous se bousculent, je serre tout contre moi mon sac contenant un livre et ma "cantine" - la boîte à casse-croûte. J'avale une dernière bouffée d'air frais. Tous, nous entrons en masse compacte dans ce ventre de Paris. Nous nous précipitons dans les premiers escalators qui nous mènent aux niveaux inférieurs où règne l'air vicié du RER. Plus bas, des silhouettes fantomatiques se dirigent sous les néons. Les derniers trains se remplissent, les quais deviennent déserts.

éclairs bleutés-
dans le vacarme de la foule
je remonte mon col

Nicole POTTIER (France)

L'écho de l'étroit chemin

Décembre 2015 – http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème "la rue"

Dépaysement

Besoin de dépaysement. M'échapper de ce quotidien trop quotidien, à l'unique paysage qui s'offre de mes fenêtres, au fond sonore de bus et autres véhicules d'une civilisation aux rouages insidieux et inféodants.

La grisaille d'automne s'est peu à peu immiscée dans des pensées déjà au ralenti. Une envie d'ailleurs, de couleurs et d'odeurs d'épices et d'aromates se fait plus lancinante.

J'hésite encore un peu à sortir au seuil de cette nuit trop précoce quand, il y a peu, la même heure délivrait des rouges et ors changeants, dans des *mauvitudes* d'horizons entre deux mondes.

Vite, vite, enfiler mes bottes. Le manteau demi-saison s'enfile aussi à la va-vite. Oups ! ne pas oublier l'écharpe rose qui s'envole par-dessus une épaule, tandis que la porte se referme sur mes pas impatients. Il faudra songer à sortir les bérets multicolores de leur emballage estival. Et les gants ? Trop tôt encore. Quoique…

La bouche du métro avale mon impétuosité. Le fort courant d'air à l'assaut des escaliers roulants efface pour de bon l'engourdissement qui me guettait tantôt. Un changement de rame sans avoir à changer de quai, me voilà rapidement arrivée.

..dico urbain –
entre 'exotisme' et 'exode'
exonérer l'ennui

Une lumière jaune inonde la chaussée en bordure des magasins où tout un monde s'affaire. Bananes encore accrochées à leur tige, petites aubergines, gourdes amères, bok choy, okras, racines de gingembre et de curcuma, ananas, caramboles, figues de barbarie, fruits de la passion, goyaves et grenades, kakis et kumquats, sans oublier la menthe, la coriandre et le persil frais, l'anis, le cumin, les clous de girofle et l'incomparable cannelle : les étalages regorgent de toute une Asie à la déverse dans la froidure d'un Nord beaucoup moins accueillant.

Ah ! bientôt peut-être, une fois encore déambuler dans un de ces bazars d'Orient aux relents de Shéhérazade langoureuse et de princes déchus aux yeux cernés de khôl.

Même s'ils cèdent la place aujourd'hui à des « djeuns » en jeans occidentaux qui, le regard rivé sur des portables recyclés, s'exercent à des Bollywood-raps et des sitars-et-tablas blues.

automne profond -
un orange de coloquinte
dans une icône de Ganesh

Le nouveau temple dédié à Narayanan ne paraît pas avoir beaucoup progressé depuis le printemps. Je traverse quelques rues sans manquer de jeter un coup d'œil à l'échoppe de bondieuseries. Celle-ci regorge de guirlandes de fleurs artificielles et de statuettes en tout genre représentant les déesses et avatars des mythologies indiennes. Un phénomène de moins en moins étrange depuis que la mondialisation galopante, pas encore assez rapide à mon goût, mélange toutes les cultures.

Pourquoi penser à Alexandra David-Neel juste là maintenant ?

Des femmes aux bindis fraîchement repeints se dispersent des alentours du temple d'où s'élèvent des incantations sur rythme de cymbales et triangles. Encore quelques mètres et je serai *rendue*.

masala dosa -
les serveurs du Saravan Bhavan
chacun munis d'un i-pad

Claire CHÂTELET (Angleterre)

Vanité

La rue traverse Mandawa, dans le Sakawati au Rajasthan. Un embouteillage bruyant de charrettes, de mobylettes, de vaches, d'enfants.

Le marché s'installe. Sur des chariots de bois tirés par des ânes, arrivent des marchands, une jambe repliée sous la cuisse de l'autre jambe pendante. Quelques clients se présentent déjà : des femmes en sari safran ou fushia, des hommes drapés d'un large pantalon blanc et d'un turban rouge ou jaune.

Toutes choses sont au travail au-delà de ce qu'on peut dire; l'œil ne se rassasie pas de voir, et l'oreille ne se lasse pas d'entendre.[1]

Sur des étals ou par terre, s'entassent des courges, des fèves, des choux, des oignons, quelques prunes, des oranges... On se demande d'où tout cela vient, tant la terre autour de la ville est sèche et désertique. Elle est juste parsemée çà et là d'acacias épineux qui ne dressent souvent vers le ciel jaune opaque que des moignons ; tout rameau de verdure est en effet coupé et ramené sur la tête par les femmes pour nourrir, durant les onze mois sans pluie, les minces troupeaux de chèvres. Là où subsiste un peu de feuillage dans la campagne, chez les Bishnoïs pas très loin, on voit des dromadaires et des gazelles debout contre les troncs, qui se désaltèrent un peu.

Étendue de sable
Vers le ciel, les grands piliers
d'un puits profond

Ce qui est loin, ce qui est profond, profond, qui peut l'atteindre ?

Dans une cage grillagée, le vendeur d'eau préserve sa denrée dans de vastes poteries pansues, surmontées d'une louche en métal blanc pour le service.

Des femmes, belles comme des princesses sorties tout droit d'une peinture persane, émergent de l'ombre d'une porte, traversent la rue et jettent avec révérence, sous les pattes de quelques vaches cendrées ou brunes à bosse, leurs offrandes : les détritus les plus maigres qui soient. Puis elles s'inclinent, les mains en prière devant leur front, pour honorer les bovines déesses qui, indolentes, fouillent du museau trognons secs et papiers sales.

Qui sait si le souffle des fils de l'homme monte en haut, et si le souffle de la bête descend en bas dans la terre ?

Ici et là, des chiens de toutes les couleurs trainent par petits groupes, à la queue leu leu, en ville comme sur les chemins de terre pour piétons qui bordent en surplomb les routes poussiéreuses.

Sur un trottoir déserté, on finit – mais oui, c'est bien de cela qu'il s'agit – par distinguer les deux yeux d'un corps indiscernable dans le tas d'ordures entre chiffons et cendres, deux yeux fiévreux qui n'attendent plus rien de ce monde.

Et voici, tout est vanité et poursuite du vent, et il n'y a aucun avantage à tirer de ce qu'on fait sous le soleil.

Nuit sans fond
Les étoiles sont-elles tombées ?
Envie de neige

Un chameau passe, tirant noblement son chargement des briques rouges entre les havelis, ces grandes maisons peintes comme des palais, livrées au temps qui passe. On voit sur les fresques estompées toutes les légendes illustrées des divinités hindoues, et le dieu bleu tant aimé des femmes se balance encore sur les murs avec ses douces dans de jolies balancelles. Sous les toits, d'autres murs exhibent des ribambelles de chevaux en courses, des frises de voitures, de trains et même d'avions des colons anglais qui alors fascinaient. Un peu plus tard, les riches propriétaires, d'anciens négociants sur cette route caravanière reliant la Chine au Moyen-Orient, sont tous partis dans la capitale poursuivre leur business près des aéroports.

Une génération s'en va, une autre vient, et la terre subsiste toujours.

Les fresques s'effacent
Le parfum s'use, la fleur fane
Tout est vanité !

Un paon, perché sur la rambarde d'une haute terrasse, semble méditer sur la splendeur disparue.

Un temps encore, on n'oublie pas les racines ; on refuse de vendre la maison familiale lourde d'un riche passé : sous les porches, un gardien dort sur un chalis de bois et veille sur le vide, la poussière, les étages livrés aux pigeons, les cours intérieures où passe seulement le vent...

Le vent se dirige vers le midi, tourne vers le nord : puis il tourne encore et reprend les mêmes circuits.

La rue se prolonge vers la sortie de la ville. Avant d'arriver à un tout petit mais important temple hindou pris dans les sables, elle dépasse un campement de nomades, les ancêtres des Tsiganes d'Europe. Sous des tentes en peaux et en tapis, de grands yeux éveillés suivent les passants. Les visages et les poignets tannés, des adultes comme des enfants, sont auréolés de bijoux et d'étoffes colorées. Pour commencer la journée, ils font circuler entre eux des théières d'argent vieilli.

Contre quelques guirlandes de soucis aux couleurs vives, le brahmane, vêtements troués mais gras de chair, dispense le yoga matinal.

Sentir dans son corps
que la terre nous porte
Les dieux nous voient-ils ?

La lumière est douce, et qu'il est agréable aux yeux de voir le soleil !

Monique LEROUX SERRES (France)

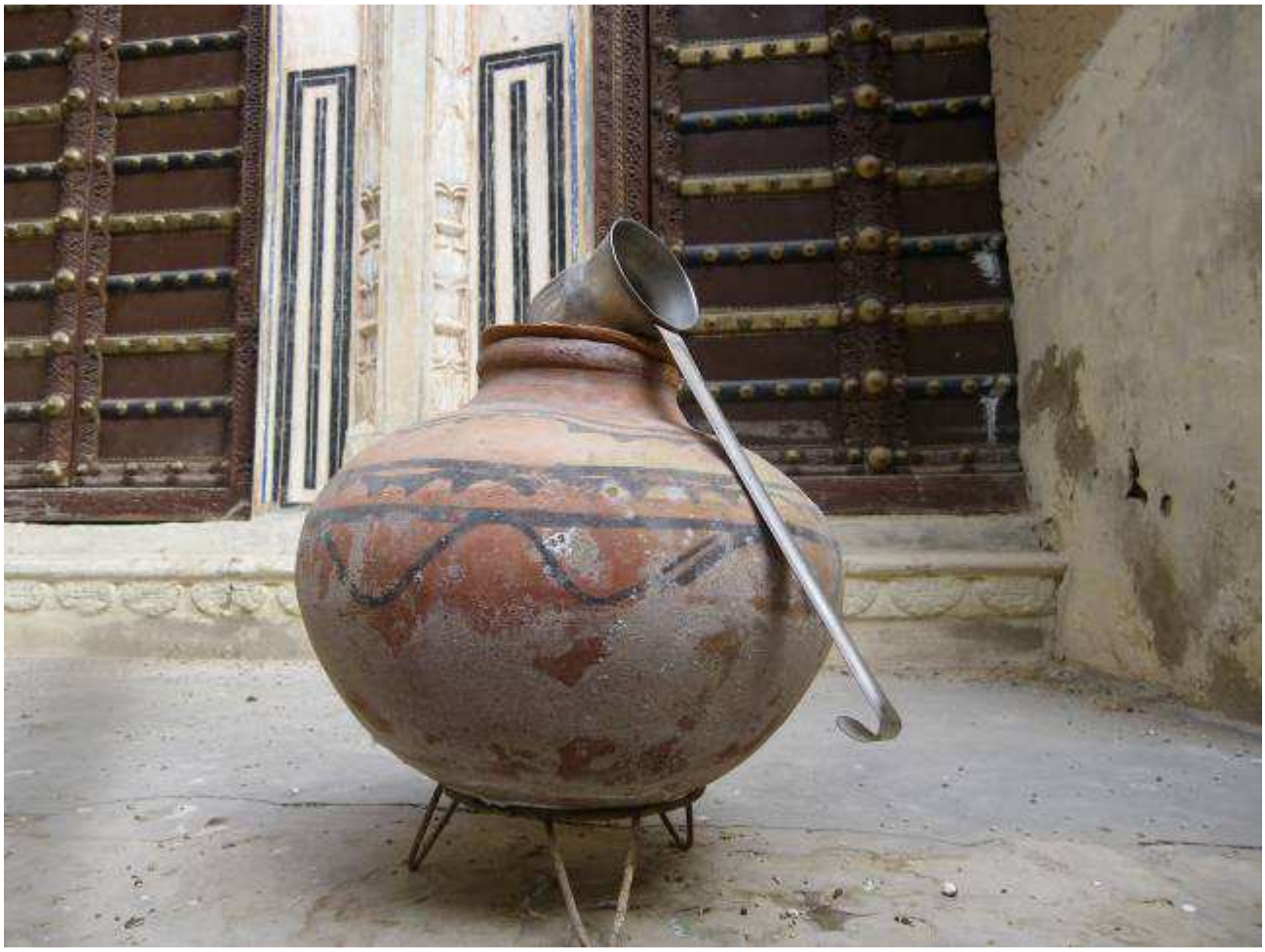
---

1. Les passages en italiques sont extraits du livre de l'Ecclésiaste dans la Bible Segond 1910

L'écho de l'étroit chemin

Décembre 2015 – http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème "la rue"



L'écho de l'étroit chemin

Décembre 2015 – http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème "la rue"

Étranges, ces caractères

Au petit matin, le train dépose notre groupe à Lao Cai dans le Nord du Vietnam. Nous roulons ensuite jusqu'à Bac Ha sur une route en lacets dans la montagne et admirons rizières et cultures en étages. Nous passerons les prochains jours à quelques kilomètres de la ville, dans un gros bâtiment sur pilotis à toit de chaume, où nous dormirons entre paillasse et édredon. Tout est en bois brut mais très accueillant. Il faut nous déchausser avant de monter au dortoir.

Malgré une nuit courte et mouvementée sur l'Orient Express, notre guide propose une visite au marché des ethnies du Nord. Kiosques et étals regorgent de produits présentés par ces femmes aux visages burinés et aux costumes traditionnels flamboyants. Après quelques achats, je décide de retourner à notre gîte. Peu habituée à ces nombreux bains de foule, lasse de cette promiscuité inhérente au voyage, je désire rentrer seule avant l'heure convenue. J'ai faim et soif de solitude.

Une écharpe achetée
à une marchande Muong
made in China

Comme nous sommes arrivés au village en bavardant, je n'ai pas prêté attention à notre trajet jusqu'à la place publique, au cœur de l'agitation. Je m'engage sur le chemin du retour d'un pas décidé, ayant pour repère une maison basse visitée à l'aller, où deux femmes accroupies fabriquent des nouilles. J'ai un vague souvenir de leur demeure et m'attends à tout moment à l'apercevoir sur ma gauche. Une pluie fine s'est mise à tomber, ce qui est prévisible dans cette partie du pays en avril. Dans mon imper, à l'abri des intempéries, j'avale des kilomètres sans voir la petite maison aux nouilles… Les habitations sont de plus en plus espacées ; plus hautes que larges, elles se dressent dans la plaine comme des chiens de prairies. Cette rue serait-elle devenue une route ? J'espère toujours apercevoir l'enseigne bringuebalante de notre gîte dont, oh horreur ! je n'ai pas retenu le nom.

À mon grand étonnement, je ne m'inquiète pas. Alors que je suis facilement anxieuse, on dirait qu'une force intérieure m'habite et me donne l'audace d'un coup de foudre. Suis-je en train de tomber en amour avec ce pays ou… de devenir bouddhiste ? Ou les deux.

Cette sérénité
dans le regard des enfants
à faire frissonner

Mais je dois me rendre à l'évidence : je n'arriverai jamais à bon port. La solitude tant souhaitée commence à me peser. Il pleut maintenant abondamment ; je resserre les cordons de mon capuchon. Je me sens de plus en plus petite dans mes Merrell Gore-Tex… Les panneaux publicitaires le long du chemin sont de plus en plus étranges. Des signes semblables à des nouilles Biang Biang ont remplacé les caractères latinisés propres à l'écriture vietnamienne depuis trois cents ans. J'ai une bouffée chaleur.

Bien entendu, aucun taxi dans ce coin de pays ; des motos mais comment me faire comprendre, je ne parle pas la langue et j'ignore le nom de notre hôte : c'est l'impasse. Et je commence à me demander sérieusement ce qui m'attend au bout de cette route…

Portés par le vent
des effluves d'encens
où est le temple

La mort dans l'âme, je dois renoncer à ce bel exercice d'autonomie et rebrousser chemin. En pressant le pas, je pourrai rejoindre le groupe à l'heure convenue pour quitter le village et retourner à notre auberge. Ce que je fais.

J'entrevois enfin mes compagnons à notre point de rencontre. Ouf ! Je raconte mon expédition en solitaire et, curieuse, demande à notre guide Stéphano ce qu'il y a au bout de cette rue où je m'étais aventurée.
-- Une route.
-- Oui, je sais, mais au bout de la route ?
-- La frontière de la Chine...
-- Ah, la Chine... pas de problème, j'avais mon passeport.
-- Mais tu avais aussi besoin d'un visa...
-- Ah!

Dans son regard, une pointe de soulagement.

Nous quittons le village et prenons la petite rue à droite de la pagode : oui, à droite et non à gauche.

Regards chaleureux
sous les chapeaux coniques
oh ce pays

Céline LANDRY (Québec)

L'écho de l'étroit chemin

Décembre 2015 – http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème "la rue"

Les chiens d'El Calafate

Ce matin, je n'ai pas envie de suivre le groupe en excursion. J'ai besoin de solitude et j'ai décidé de marcher jusqu'à la petite ville d'El Calafate en longeant le lac Argentino. De l'hôtel, je descends jusqu'au lac par un petit chemin qui serpente entre les touffes de plantes vertes et argentées. Au bord, dans la terre spongieuse, poussent des espèces de joncs.

Cygnes noirs et blancs
Glissant calmes sur la surface
Silhouettes élégantes

À l'approche d'El Calafate, je trouve une route nouvellement construite qui longe le lac. Bizarrement, elle est ponctuée de constructions imposantes avec par endroits des rotondes, des escaliers descendant dans l'eau, dont je ne vois pas à quoi ils peuvent servir : en bas, le lac est une sorte de vasière assez glauque où se déversent les égouts. Le chantier n'est pas terminé mais les parties les plus anciennes ne sont pas entretenues, les plantes poussent vigoureusement entre les pavés et, sur certaines rotondes en bois, les lattes sont cassées en plusieurs endroits…. Les parages sentent la corruption à plein nez, il paraît que c'est courant en Argentine…

Je remonte vers l'avenue Libertador qui traverse le centre ville. Devant le Librobar, un café-librairie, s'étend une petite terrasse : je m'y installe pour me reposer de la marche, en lisant Bruce Chatwin dont le livre m'accompagne dans ce voyage.

Quand je suis dans une ville étrangère, j'aime bien humer l'air du lieu, observer les passants et imaginer comment ils vivent. Les monuments bien sûr nous disent bien des choses sur l'histoire du pays mais la rue c'est la réalité d'aujourd'hui, une façon d'entrer en contact avec un peuple. Je lève donc souvent les yeux de ma lecture pour regarder l'avenue : les Argentins sont rares, ici, les passants sont essentiellement des touristes.

Touristes sportifs
Sacs à dos et pataugas
Prêts pour les cimes

D'autres, cachés derrière l'objectif de leur appareil photo, mitraillent à qui mieux mieux. D'autres encore flânent devant les boutiques en bois, entrent et en ressortent portant des sacs de souvenirs.

Où sont passés les habitants du coin ? Ils doivent suer dans les cuisines pour préparer les asados[1]... Non, décidément les seuls autochtones dans la rue, ce sont les chiens. J'ai déjà remarqué à Ushuaia, le grand nombre de chiens errants. Ils parcourent les rues par groupes sans que les habitants de la ville aient l'air d'en être dérangés. Justement sur la terrasse rode un groupe de quatre chiens : celui qui semble le chef est un grand berger noir, il est accompagné de trois chiens plus petits, de race indéfinissable.

Soupirant d'aise
Ils s'allongent au soleil
Béatitude

Il est plus de midi et je crois qu'ils attendent les clients pour leur mendier un petit bout de viande grillée. Effectivement, quand un peu plus tard des plats sont servis, ils se répartissent entre les tables, s'assoient sur leur derrière et, les yeux implorants, attendent sagement qu'on daigne récompenser leur patience.

Annie BECOUARN (France)

---

1. L'*asado* est une technique de cuisson de la viande (sur un grill horizontal ou en forme de croix), c'est un plat très courant en Argentine et particulièrement en Patagonie.

Portrait d'un soldat

En cette matinée de printemps, une amie m'avait demandé de l'accompagner jusqu'à un modeste pavillon de banlieue. La fraîcheur de l'air contrastait avec le ciel d'un bleu estival. Nous supportions encore des gants sur nos mains refroidies, tant le soleil d'avril manquait d'ardeur. Pourtant, le jardin de la maisonnette commençait à s'éveiller, esquissant ses premières couleurs, distillant ses premiers parfums.

Une fois le vestibule franchi, nous entrâmes dans un salon meublé d'un canapé, d'un buffet en chêne patiné et d'une commode recouverte d'objets hétéroclites.

Remarquable parmi ces diverses babioles, se trouvait, encadré, le portrait d'un jeune homme d'une vingtaine d'années, aux cheveux châtains, portant l'uniforme de l'armée française. Son visage, aux traits réguliers et d'un ovale parfait, était d'une surprenante beauté. Son nez fin, ses yeux clairs surmontés de sourcils délicatement arqués, ses pommettes hautes, sa bouche sensuelle, lui conféraient une grâce presque féminine. Son regard empreint de tristesse, au bord de la mélancolie, suscitait un irrésistible attrait. Il semblait incarner le rêve de toute jeune fille.

arme à la main
le regard angélique
de l'enfant soldat

Le silence régnait dans la pièce. Nul bruit ne troublait la tranquillité de l'instant. Seul résonnait le léger tic-tac de la pendule. L'amie ne disait mot et j'ignorais encore la raison de notre venue en ce lieu. Je sentais son regard posé sur moi tandis que j'observais, avec la plus grande curiosité, le portrait.

Lorsque je voulus en savoir davantage sur ce jeune homme, elle me confia que, la veille, elle avait assisté à ses funérailles, avant de porter l'urne jusqu'au cimetière. Elle l'avait connu alors qu'elle était âgée d'une trentaine d'années.

dans un souffle
ces quelques mots
mon père ce jeune homme

Isabelle FREIHUBER-YPSILANTIS (France)

Sélection : thème libre

Ouvrir les volets

Ouvrir les volets et se trouver comme l'oiseau au milieu des fleurs de cerisier. Le ciel est gris. Des pétales presque phosphorescents virevoltent comme des flocons, emplis de cette transparence forte que peuvent avoir les fleurs pâles et parfumées.

Les jours sont tombés
comme chutent les feuilles
Mémoire perdue

Se souvenir.

Se souvenir d'être sortie de la tristesse comme on entre par une fenêtre. Simplement, avec effraction.

Se souvenir d'être sortie de la tristesse par une porte fenêtre, simplement en passant le pas.

Se souvenir d'avoir trouvé des pétales, comme des confettis, rouler sur la terrasse. Le balai de paille comme un éventail déplié, accoté à la porte.

Se souvenir d'avoir hésité.

Imaginer un tourbillon rose, un tourbillon blanc, un tourbillon pointilliste, comme une éclaboussure de couleurs sous le ciel gris du printemps.

J'entends rire dans mon silence. Je les entends rire ces prémices de vies, comme de jeunes enfants. J'entends leur joie de chaque côté de ma journée, comme un battement d'horloge.

Pétales rosés
dans la bassine en fer gris
J'y lave mes mains

Sélection : thème libre

Je porterai.
Je porterai l'amour.
Je porterai l'amour vers vous.
Je porterai l'amour vers vous en vers et contre moi.
Je porterai l'amour vers vous, envers et contre moi, envers et contre vous.

Ces premiers mots sur un carnet – ceux des jours, lundi, mardi, mercredi, jeudi et vendredi.

J'avais franchi la porte pour reprendre l'air, regardé les tourbillons, les pétales des arbres en fleurs, comme des cristaux de lune envolés, balayé les lattes de bois de la terrasse.

Et puis j'avais repris les carnets, le chant, les pinceaux, les ciseaux. J'avais levé le bras de l'électrophone, fait tourner le disque, posé le bras sur le sillon. Un chuintement agaçant comme un grain de sable et puis « La sonate au clair de lune » au milieu du jour, comme une lueur.

Tout au long du jour
l'éclatement des bourgeons
La nuit aussi

Cécile MAGNIER (France)

Coup de cœur

par Jacques Ferlay

Le monde qui nous entoure, de Patrick Gillet

Le premier haïku introduit en fanfare, en respectant la philosophie du haïku : opposition variant/invariant, et une forme de solidarité entre l'homme et le monde ; le ton est un peu narquois, à la Rabelais.

Max est curieux du vaste monde, mais se limite à des dénombrements domestiques. Le contraste est savoureux entre l'étroitesse du champ de conscience et ce "sentiment de puissance"...

Le deuxième haïku relaie très bien cette méticulosité de Max, en accroissant la contradiction et son effet comique. L'expression "son appréhension du monde" constitue un bonheur d'écriture : la polysémie rend bien compte de l'attitude prêtée à Max

Le troisième haïku est un peu décalé. Je crois y voir une autre pauvreté que celle de Max, une prémonition... S'il a la puissance de reprocher "aux autres" de ne pas mesurer ce qui les entoure, victime de son "T.O.C." (*Trouble obsessionnel compulsif),* il meurt et rend vain son travail.

Le quatrième haïku s'achève sur cette « araignée urbaine », symbole de l'obsession, comme chez la sculptrice Louise Bourgeois,

Je trouve tout cela émoustillant et sympathique.

Appel à textes

Haïbun

L'écho de l'étroit chemin n° 19, mars 2016, (*échéance : 1er février 2016)*

- L'humour
- Thème libre
-

L'écho de l'étroit chemin n° 20, juin 2016, (*échéance : 1er mai 2016)*

- L'étrange
- Thème libre

L'écho de l'étroit chemin n° 21, septembre 2016, (*échéance : 1er août 2016)*

- Naissances et berceaux
- Thème libre

Et toujours la possibilité d'écrire un haïbun lié, à deux ou plusieurs voix.

Envoi à echo.afahCHEZyahoo.fr

Toute participation vaut autorisation de publication.

Rêve d'envol, aquarelle, 2015

Article

Le haïbun, quelles directions ?[1]

Par Manuela Miga, traduction de Daniel Py

« Dès la deuxième Anthologie européenne de littérature japonaise signée par Michel Revon en 1910, on traite du haïbun - surprise ! - dans le chapitre dédié à la poésie légère, le haïkaï, que l'on considérait comme la plus haute réalisation du système poétique national et aussi de la concision. Comme on connaît, en général, le haïbun comme étant de la prose de style haïku, nous pouvions assumer que Revon se trompait, mais non : des sommités tels que Haruo Shirane et Hiroaki Sato le définissent comme de la prose poétique, Donald Keen et Makoto Ueda parlent de la structure et de l'enchaînement dans le haïbun de Bashô en tant que semblables à ceux du renga. Bashô mentionne le terme de « haibun » pour la première fois en 1690 pour définir une nouvelle catégorie littéraire sous la forme du journal traditionnel japonais, qui emprunterait cependant des modèles de la prose poétique chinoise. Comme les deux autres genres apparentés dérivant du haïkaï : le haïku et le haikai no renga, le haïbun se caractérise par un style laconique, elliptique, détaché (pas d'implication personnelle), allusif, qui repose sur la suggestion. Dans son ouvrage *Matsuo Bashô*, Makoto Ueda parle d'une omission fréquente de mots, utilisés dans la syntaxe conventionnelle, d'une utilisation volontaire de formes verbales et de particules ambigües afin d'engendrer chez le lecteur un sentiment d'inachèvement... Les mots précisant des concepts, les abstractions et les généralités sont évités afin de favoriser le règne des images concrètes - particulièrement visuelles. Le haïbun s'écrit sur le mode de la confession. Il contient principalement des descriptions de « sites poétiques », d'événements mythiques, et d'allusions mythiques, historiques et littéraires, quelques portraits de personnes, des haïkus et (cités, commentés) des tanka. Jugeant que le rustique et même le vulgaire sont valables du point de vue poétique, Bashô construit le haïbun dans un langage commun, en opposition au « wabun » - la prose élégante écrite en japonais classique. L'humour - caractéristique du haïkaï - joue un rôle important. Une certaine nuance de style elliptique peut être le signe d'un sens raffiné de la décence. On ne peut pas traduire en mots la beauté suprême, son expression la plus élevée se trouve dans la sérénité de l'esprit. Le haïku le plus célèbre à propos du Mont Fuji est celui dans lequel la montagne ne peut être vue parce qu'elle est recouverte de brouillard. Les haïbuns sans haïku ne sont pas rares chez Bashô. Mais si le haïku est toujours un style littéraire cultivé dans son pays natal aussi bien qu'à l'étranger, on peut placer le haïbun aux antipodes.

Adoptant le haïku de façon résolue et en faisant une matière scolaire, collégiale et universitaire, les Américains, à la fin des années 1950 s'essayèrent aussi au haïbun formel. Grâce au fait que dans les dernières décennies, les revues spécialisées dans le haïku ont publié plus souvent des haïbuns, Jim Kacian et Bruce Ross ont publié en 1999 le premier volume de l'anthologie américaine de haïbun : *Up against the window.* Le livre contient également une anthologie de haïgas. Cet ouvrage fait un rapide compte rendu du genre, illustré par des textes de styles différents, commençant par des textes anciens pour finir par de plus récents. Les plus condensés (les contemporains, évidemment) comptent moins de cent mots et placent un seul haïku à la fin; le plus long est un texte de plus de trois mille mots qui comprend quatorze haïkus et un tanka. On pourrait les classifier comme de la prose courte avec une tendance autobiographique, dans un style souvent descriptif, les buts principaux étant la nature et l'introspection. On y emploie des dialogues ; l'un d'entre eux fait le portrait d'une tierce personne à travers son monologue ; un haïbun est écrit comme - il s'intitule même - une pièce en un acte. Beaucoup ont comme prétexte un voyage au Japon ou quelque part ailleurs, ou un voyage dans le passé. Les auteurs semblent être intéressés par l'exploration d'un nouveau genre littéraire, généreusement délimité ; à la grande joie de l'écrivain, tous les « outils » sont permis. Il est reconnu que des tentatives similaires ont été également faites dans la vieille Europe, le haïbun étant perçu comme un genre viable. À l'avenir, peut-être, migreront de nouvelles racines - tel un pont suspendu - vers leur source. Par le moyen de ses liens. »

---

1. Manuela Miga (traduite en anglais par Denise Rotaru, et, de cette version, en français par Daniel Py, le 16 octobre 2015, à Orly.)

Livres

Un livre, un auteur :

GR® 2013 MARSEILLE-PROVENCE

Carnet de marche avec Yves Gerbal

Par Monique Leroux Serres

Ce livre nous offre le récit d'une randonnée sous forme de haïbuns.

Le livre :

La couverture, très vivement colorée, évoque plus un guide rando qu'un recueil poétique.

On trouve, en avant-texte :

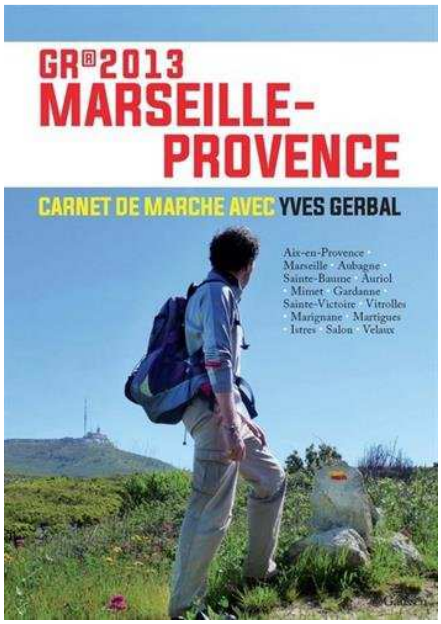
- une première photo couleur (loin du *sumi-e*. Les classiques japonais, s'ils avaient pu, n'auraient-ils pas choisi la photographie ?) représentant sur l'asphalte l'ombre de l'auteur marchant : allusion moderne au thème de l'ombre dans de nombreux haïkus.
- une carte du GR
- une riche préface comportant, entre autres l'histoire de ce chemin particulier entre ville et campagne, dessinant le symbole de l'infini ; ce sentier est une création collective réalisée en 2013 pour l'organisation de « Marseille Provence capitale européenne de la culture », année qui vit l'ouverture du Mucem.
- l'histoire du rapport de l'auteur avec la randonnée, « *pré-texte* » de son projet littéraire : « *faire de chaque pas une trace d'éphémère, un brin d'infini* ».

Le récit :

Il s'ouvre et se referme avec la photo d'une balise rouge et jaune du GR prise dans des lieux différents.

Le récit comprend 20 parties, une par jour de marche.

Les titres de chaque partie sont écrits en gros caractères rouges sur fond blanc, comme des pancartes.



Éditions Gaussen, mai 2015, 10 €. ISBN : 978-2-356980-85-4

Le sentier est loin de ce que l'on attend du « beau chemin de randonnée ». Le marcheur rencontre différents types d'habitats, de nombreuses voies de communication : autoroutes, voies de chemin de fer, aéroports, ports et pétroliers... et ce qui va avec : les déchets, la pollution de l'air, de l'eau, ou visuelle dans le paysage...

Mais cela n'empêche pas l'homme qui passe d'y trouver sa place :
Je suis au bord de ce monde mécanique. Je marche dans les marges. Tout près. Mais à côté.

ou à la fin du premier jour :

Jamais aussi bien
que marcher sur cette terre
un sac sur le dos

Et le marcheur reste poète :
Dans le ciel monochrome bleu je compte les fils de la ligne à haute tension qui passe au-dessus des jardins et de leurs cyprès.

ou :

Ah ! qui dira donc
D'une feuille d'olivier
La simple beauté

ou encore :

C'est le vent, encore lui, qui fait ces si belles vagues dans le blé en herbe. C'est le vent, toujours, qui nous fait marcher comme des crabes.

L'auteur marche parfois seul, ou avec un ami, un frère, sa « mie », sa fille... et la chienne.

Le corps du marcheur est là, avec sa douleur, sa faim, ou sa joie de grimper quand un relief se présente...

L'homme qui marche, là ou ailleurs, se frotte à ce qu'il voit, se remémore, réagit au nom des rues, s'émeut sur les ruines, la trace des hommes passés...

Sur l'ancien chemin de transhumance transhument aujourd'hui marcheurs, coureurs, VTTistes, et chiens en goguette.

mais sans nostalgie :

Tout s'abîme
La beauté résiste
En changeant de forme

D'autres fois, il s'énerve, ou s'interroge sur les comportements, l'industrialisation, la pollution ; il plaisante sur les comportements sociaux : *Je m'amuse, un peu moqueur, du bestiaire félin sur les piliers de portails.*

Et l'écriture reste toujours légère :

Encore un pont. Encore un bar :
« - Un Monaco et un Perrier citron s'il vous plaît ».
Encore un baiser.

Le poète est de son siècle; il n'utilise ni pinceau ni encre mais : *La batterie de mon appareil photo me lâche au moment où passe un vol de flamants. Damnation ! Heureusement mon téléphone portable immortalise un troupeau d'échassiers...*

Et le marcheur médite.

Parfois, on ne sait pas sur quoi; c'est à nous d'imaginer :

La monotonie fait partie du jeu. J'en profite pour méditer. On ne perd jamais de temps en marchant.

D'autres fois, comme au cours de la cinquième étape, longeant la flamme d'une torchère et les tankers, il philosophe toute la journée avec le stoïcien Épictète. D'abord, il le cite : « Parmi les choses, les unes dépendent de nous, les autres n'en dépendent pas ». *Il pleut.*

Un peu plus tard : *Il ne pleut plus ! J'ai bien fait d'écouter Épictète.*

Et puis, plus loin encore : *Une hanche me fait mal. Toujours stoïque.*

Si les textes courts rendent peu la distance parcourue, le fait que la randonnée se fasse par journées séparées sur presque une année présente l'intérêt de montrer les saisons défiler sur le paysage :

Quelques flocons de neige virevoltent pour me rappeler que c'est l'hiver.

Serait-ce le printemps
Qui s'annonce déjà ?
Amandiers en fleurs

puis : *C'est après l'abbaye que le cagnard nous rattrape.*

Le texte très tenu, est souvent elliptique, comme des pointillés çà et là au fil du chemin, avec parfois seulement des allusions, comme ces lieux dont on ne cite pas le nom, petites énigmes à retrouver :

– *l'incontournable chapelle du VIII° siècle* ;
– *le faiseur de prophéties ;*
– *devant la maison où est né le grand écrivain ;*
– *ma sainte montagne.*

Au fil du texte et des photos, on reçoit quantité de petits clins d'œil, qui nous amusent.

Les notes sont très heureusement complétées par les haïkus, et les photos. Il est agréable de parcourir une page, en longeant sur la photographie d'à côté une bande de flamants roses posés sur un lac ou un ciel bleu d'été.

Et, à la fin du livre, on a la surprise de trouver encore « un carnet d'images », un choix de photos de la randonnée qui viennent illustrer quelques passages du texte que l'on avait un peu oubliés ou pas très bien visualisés (par exemple, les baskets sur le fil électrique), et l'on sourit…

Comme le nouveau GR tracé, voulu ainsi, est en décalage avec le stéréotype idéal du beau chemin de randonnée, ce texte et ce livre sont en décalage avec le récit classique du recueil poétique.

Il ne fait pas « poétique », il ne fait pas « japonisant », il ne copie pas une forme, mais il prend sa « teinture » de son sujet, ancré dans le réel, dans la modernité, dans l'urbanité…

Le texte avance, comme une caresse sur un paysage, pour en éprouver sans choisir, les aspérités et les douceurs : *La marche urbaine a quelque chose de déprimant parfois, mais même une voiture brûlée a du sens*. Et plus loin : *Le petit vallon typiquement provençal sent bon le thym. Le plateau offre une vision panoramique en vert colline et bleu céleste. Ici les pins, là-bas les îles. Petits oiseaux. Paix.*

Ici ou ailleurs, je continuerai à lire les paysages avec mes jambes, glisse quelque part l'auteur.

Ailleurs, il confie : « *Il a marché » me suffira comme épitaphe.*

L'auteur :

Merci à Yves Gerbal, d'avoir bien voulu répondre à nos questions sur son parcours en écriture, et sa « fabrique » de ce carnet de voyage.

Son histoire avec le haïku :

Yves Gerbal a découvert le haïku à l'université, en bibliothèque… puis l'a un peu oublié… se disant : « c'est bien mais… et après ? »

Il l'a retrouvé, des années plus tard, alors qu'il était devenu professeur de Lettres.

Il a commencé à écrire dès l'âge de 14 ans, de la poésie, des textes courts en prose… fondant alors la revue de poésie *Sémaphore* avec trois copains. Certains de ses textes furent publiés en « cartes postales » avec des illustrations d'artistes. Il prit alors conscience que son écriture tendait vers une brièveté qui le ramena au haïku… Il (re)lut les classiques : Bashô, Issa, Soseki, Buson, Hosaï, Shiki… et se plongea dans l'histoire et le genre du haïku…

À cette même époque, avec la naissance d'internet (années 90–) et notamment le site d'André Duhaime au Québec, qui formait déjà une très belle anthologie, il se rendit compte qu'on écrivait des haïkus dans le monde entier.

Sa pratique de l'écriture :

Yves Gerbal écrit, seul, de façon régulière, sans se dire : « et après ? »… comme le veut, selon lui, ce genre de poésie. Il « pratique » le haïku comme un art verbal ! Et il exploite son vécu « provençal » à travers cette poésie de l'instant.

Il publie en 1998 un premier recueil intitulé « Haïkus de Provence », illustré par un graphiste marseillais renommé, Stéphan Muntaner. Il reçoit beaucoup de témoignages de lecteurs qui découvrent le haïku grâce à ce recueil… et qui apprennent l'histoire du genre grâce à sa préface intitulée « Zen provençal ».

Deux ans plus tard, il fait paraître un second recueil : « Haïkus de Provence : autres saisons » et crée le site *haiku-provence.net* (toujours en ligne).

Il participe à des concours : premier prix 2002 au concours de haïku Suruga Baika au Japon, premier prix national au 1er concours de nouvelles du *Journal 20 minutes,* en 2004.

Comme il est aussi critique d'art et chroniqueur culturel, il écrit régulièrement des articles, des critiques, des textes divers (commandes), anime des débats et des ateliers d'écriture.

Et le haïbun ?

Yves Gerbal découvrit le haïbun à travers les textes de Bashô bien sûr, et certaines revues. Le genre l'intéressait mais il ne le pratiquait pas en tant que tel.

Comme il voyageait et marchait beaucoup, il écrivait des carnets de voyage, parfois sous forme de haïkus… et au moment de son projet d'écriture sur le GR2013, il estima que le genre « haïbun » correspondait tout à fait à ce qu'il voulait faire ! Il décida néanmoins de ne pas entreprendre trop de recherches pour garder une certaine « virginité » dans le genre.

Chaque récit d'étape parut en 2013 dans le journal *La Marseillaise,* pendant 10 mois. Les textes devaient faire un nombre de signes précis pour occuper une demi-page. Il écrivit donc des récits brefs, encadrant deux haïkus (une règle qu'il se donna).

L'auteur précise ne pas avoir voulu trop s'attarder sur la présentation du genre « haïbun » dans la préface du livre, pour que les lecteurs ne se sentent pas pris dans une écriture trop codifiée et la nécessité de comprendre absolument ce que c'est. *On doit,* dit-il*, pouvoir lire ce livre sans même savoir que ce sont des haïbuns !!!*

Et il ajoute : *Dans la bibliographie du bouquin, j'ai cependant oublié de citer* La Sente étroite du bout du monde *de Bashô, et Pétrarque aussi avec son* Ascension du mont Ventoux*. C'est mon seul regret dans cette édition.*

L'écriture du livre :

Pendant chaque randonnée (20 étapes), Yves Gerbal enregistrait des bribes de textes et des « *avant-haïkus* » sur le dictaphone de son téléphone… J*'écrivais donc en effet les haïkus en chemin (au moins dans l'idée).*

Les photos prises en chemin l'étaient comme « bloc-notes » pour se souvenir de certains endroits, pour leur intérêt visuel ou autre… Celles qui furent choisies pour le livre le furent sans chercher un lien avec les haïkus… S'il y en a, ils sont involontaires. J'ai retenu certaines photos pour montrer la variété des paysages et des choses vues, parfois aussi en fonction de la contrainte du format : horizontal / vertical…

Yves Gerbal écrivait à chaque retour d'étape un premier jet sur l'ordinateur, à partir de ce qu'il avait enregistré, puis il retravaillait *(assez longuement !)* cette matière pour la faire « *rentrer* » dans le format de l'article. Globalement, il dut « *élaguer* » plutôt qu'amplifier.

Il retravaillait plus particulièrement *les haïkus qui « balisent » ainsi chaque étape. Mais aussi le ton (humour, légèreté, profondeur…), le style (l'art du bref), et la chute, ou la continuité* …

Il voulait vraiment un « *récit de marche* »…

Car Yves Gerbal est un marcheur. Il fit une première randonnée autour de la Vanoise à l'âge de 16 ans, passa à l'alpinisme vers 20-25 ans, puis plus tard (après 45 ans) il commença des « treks » à l'étranger : Népal, Patagonie, Pérou, Kilimandjaro, et autres pays…

Il aime la marche rapide et sportive.

Comme il habite en Provence, il arpente particulièrement les Calanques, la montagne Sainte Victoire… Il fait également de nombreuses marches urbaines, à Marseille, à Paris… d'où son intérêt pour ce GR2013 qui traverse villes, zones péri-urbaines et nature…

La marche a toujours été présente dans sa vie. Devenu professeur de philosophie, il s'intéresse à la façon dont elle devient peu à peu une « philosophie ». (cf. la bibliographie du livre)

À *travers ce livre « carnet de marche », j'ai essayé de relier tous (??) mes centres d'intérêt : la marche, la poésie, la philosophie… Bref : la vie,* dit-il.

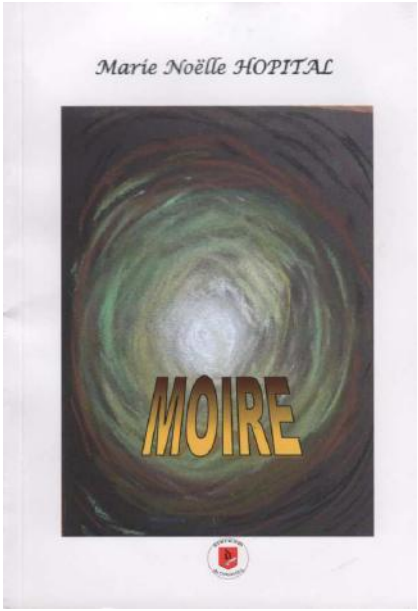
Marché aux fleurs, pastel, 2014

Livre

Moire

Haïbun, de Marie-Noëlle Hôpital

Par Danièle Duteil



Éditions du Douayeul,

Collection « Écrits ouverts » 2015.

ISBN : 9782351331118.

Dans ce premier recueil de haïbun, Marie-Noëlle Hôpital propose des ambiances du Sud de la France, où elle réside. Scènes de rue hautes en couleur, collines flamboyantes, paysages abrupts, ou ambiances intimistes plus feutrées, *Moire* offre dix haïbun brefs, encadrés de deux haïkus : le premier correspondant à un lever de rideau sous la pluie printanière, qui irise les teintes et modifie l'aspect du monde ; le second à une épure, tandis qu'au loin s'affichent les prémices hivernales.

Le pas suspendu
d'un flamant rose transi
... Premières neiges au sud.

Quoi de plus joyeux et de plus coloré qu'un marché provençal au printemps, avec ses étals « de légumes et de fruits, d'épices et de fleurs [...] pimpants, lavés de frais sous les arbres reverdis » ? *Saison mauve* décline ses camaïeux de roses, bleus, violets, sous un ciel d'humeur changeante. Soudain une giboulée vient estomper le paysage, puis exacerber les « parfums de feuilles et de fleurs coupées ». Symphonie des sens, ce haïbun superpose deux espaces qui finissent par se fondre : celui de la chambre où l'auteure, plâtrée, se voit assignée ; celui du dehors, révélé d'abord à travers la vitre de la fenêtre close. Alors que la croisée s'ouvre aux effluves floraux, c'est tout le monde extérieur qui fait irruption dans la sphère privée.

Feuilles d'avril correspond au journal d'une semaine. Présenté sous la forme d'une prise de notes, ce haïbun livre les événements quotidiens comme ils surviennent, bribes de vie, rêves, pensées, souvenirs, conversations, films, épisodes ponctuant la vie sociale et personnelle ; sans oublier les phénomènes climatiques et les oiseaux de passage, hérons cendrés, aigrettes blanches ou flamants rose pâle qui soulignent l'horizon de fugaces nuances.

Le poème bref marque une pause dans la narration, le temps de s'imprégner en profondeur d'un instant précieux :

Iris et roseau
sous la lumière d'avril
froissement d'ailes.

Au fil des mois, la nature complète sa palette de couleurs, déployant sur les collines du Lubéron, ou les façades des maisons, « d'immenses corolles » aux vives teintes. L'air de mai embaume, et parfois l'espace retentit d'« une belle cacophonie », à l'occasion de la *Fête à Beaumont*, par exemple, consacrée aux instruments de musique les plus variés... Jusqu'à ce que le chant de la pluie prenne le relai.

Bientôt, sous un « soleil radieux », l'auteure nous entraîne à travers les rues étroites des villages perchés, d'Aix à Gordes, à « la fulgurante beauté ». *Dormir au soleil*, dans le petit cimetière qui surplombe « la grande plaine d'Apt », apparaît du coup presque enviable. Ainsi, au gré du cheminement, la région découvre l'éclat de ses charmes, sites escarpés, végétation luxuriante, riche patrimoine. C'est finalement le musée du vitrail, « où les rayons lumineux jouent avec les œuvres », qui apparaît le lieu le plus approprié au recueillement et à la spiritualité.

Moment de grâce, *Dans le silence* laisse résonner, en un bel hommage, la voix du père entonnant le chant de la Nativité « sous les voûtes de l'église ». Le haïku devient point d'orgue, prolongeant la magie, l'espace de quelques notes encore retenues.

La nuit de Noël
souvenir d'une voix d'or
« l'heure solennelle ».

Cette envolée sacrée nous mène tout droit aux vibrations « cristallines » de Sylvain, *Le carillonneur* du beffroi. Un conte poétique optimiste, sorte de parcours initiatique montrant comment le courage, le talent et l'ingéniosité du héros l'ont aidé à triompher d'une épreuve vécue au départ comme quasi insurmontable.

Dans *Moire*, qui donne au recueil son titre, Marie-Noëlle Hôpital tire la sonnette d'alarme devant « un monde moderne dopé à l'électricité », dépoétisé, où les espèces animales les plus essentielles sont menacées, où il devient difficile de goûter la splendeur d'un ciel étoilé, le mystère d'un clair-obscur, le chatoiement mystérieux de la mer quand la nuit mange les falaises.

La nature possède pourtant bien des merveilles à savourer : éblouissants étés « au firmament toujours bleu » de la garrigue ; embrasement des campagnes fleurant bon le raisin mûr, la figue et la noisette, offrant leurs formes rebondies dans *Un panier d'automne* coloré à souhait.

Le spectre du progrès et des nuisances en tous genres est encore brandi dans *Flamants roses*.

Vol noir et rose
les escadrilles obscurcissent
le soleil rasant.

La narratrice oppose la beauté des échassiers et leur grâce fragile à l'arrière-plan de raffineries crachant des vapeurs d'essence, ou à ces hordes de vacanciers envahissant la côte, et qui finiraient bien par les chasser.

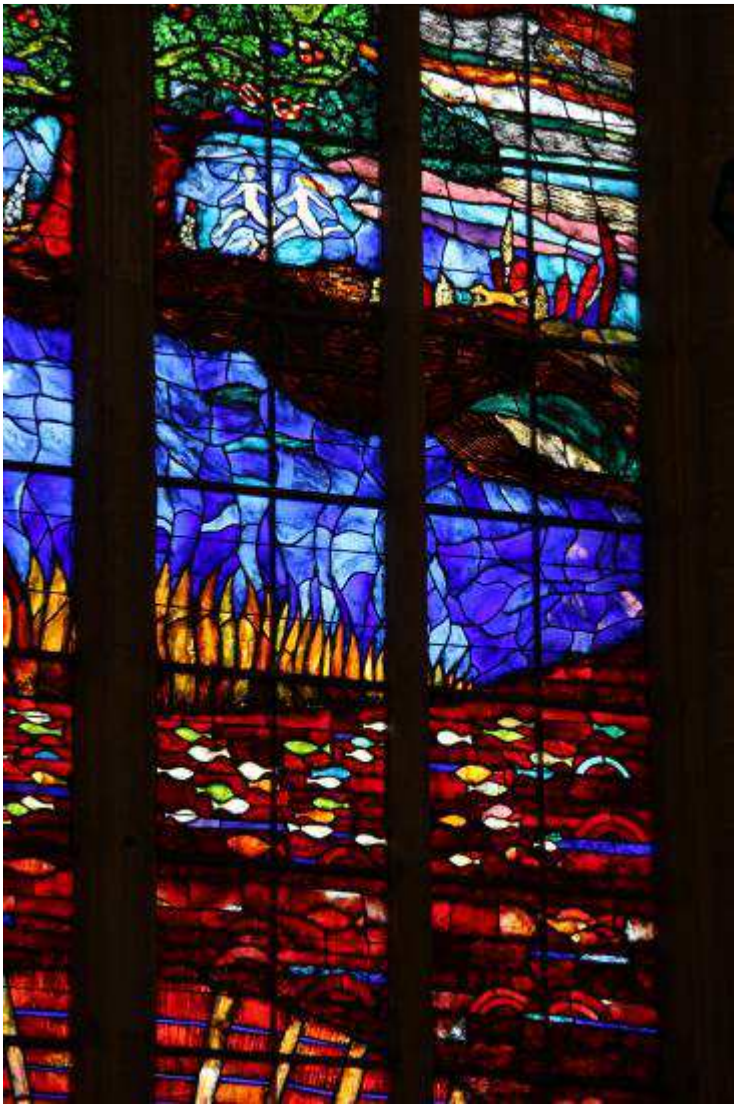
La fin du recueil nous conduit à Marseille, où se tient l'exposition de vitraux *Transparence*. Subjuguée par la magnificence du vitrail de la Paix, la visiteuse fait des pieds et des mains pour connaître l'artiste qui l'a conçu. Quand, après de multiples atermoiements, elle le rencontre enfin, une surprise de taille l'attend.

Envol de colombes
l'arc-en-ciel s'est échappé
des doigts d'Éole.

Ce haïbun, teinté d'humour et d'autodérision, est très proche de la nouvelle. D'ailleurs, le tercet final tient lieu de chute.

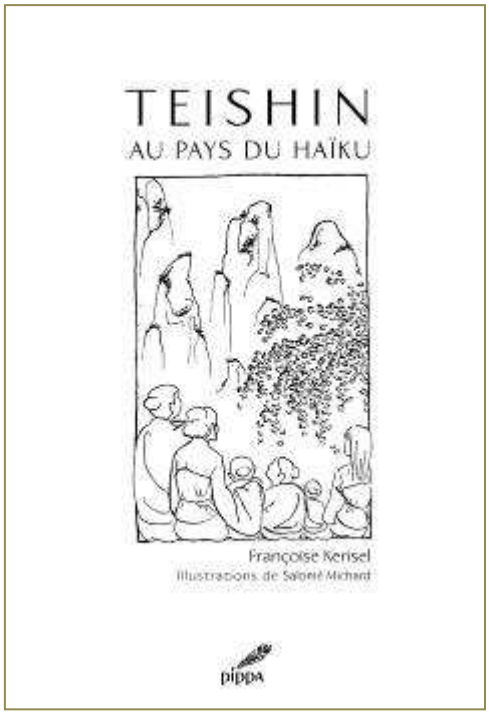
En clôture, le thème du verre, de la vitre, rencontré déjà dans le récit initial et d'autres haïbun, ressurgit, mais cette fois de manière surréaliste, sorte de miroir grossissant d'une réalité confinant au burlesque.

Le haïbun peut revêtir différentes formes : récit autobiographique, journal, fiction, s'apparenter au conte, à la fable, à la nouvelle… Le langage poétique lui convient tout à fait, côtoyant volontiers un style plus dépouillé. Il s'accommode encore de divers tons, philosophique, satirique, réaliste, humoristique… *Moire* illustre allégrement cette variété, exploitant une gamme étendue de possibilités offertes par un genre littéraire qui reste encore, en Occident, à s'approprier. Nul doute que la créativité de Marie-Noëlle Hôpital continuera d'en élargir le champ.



Teishin au pays du haïku de Françoise Kerisel

Par Danièle Duteil



Illustrations de Salomé Michard,

Éditions Pippa, septembre 2015,

10 €. ISBN978-2-916506-70-8.

« Teishin au pays du haïku » est un conte écrit sous forme de haïbun mettant en scène, dans le Japon du XXe siècle, des enfants, dont la petite fille poète Teishin. Tous s'inquiètent de l'absence prolongée du cher Ryokan : le Frère se serait-il perdu dans la tempête qui fait rage ?

Grand Frère le voit-il
ce ciel noir zébré d'éclairs ? –
sombre soir d'hiver

Au fil de l'histoire, Françoise Kerisel en profite pour dessiner le portrait *de ce fou de poésie* qui apprend à tous les écoliers *à écrire des haïkus*, *devine le temps*, n'hésite pas à parcourir des kilomètres pour aller *soigner un malade* et s'égare en chemin…

La figure de l'aubergiste muet Lu, poète également, se dessine à son tour : *Il ne parle pas, mais comme il vous écoute !* Il se souvient avoir appris de Ryokan que les bavards n'attrapent jamais la luciole. Il ne sait pas lire, mais il compose de tête des haïkus de 17 syllabes.

Il se fait immense
si l'on ne fait pas de bruit
le silence du jour

Sur les conseils de l'ancêtre Grand Ma, c'est chez lui que les enfants, Yamamoto, Nikki et Yoko, privés d'école en raison des intempéries, se réfugient. Ici, Issa, en l'absence de Ryokan, rassemblait autrefois des voyageurs de passage désireux de partager l'expérience du haïku. Ainsi, les jeunes écoliers deviennent-ils en ces lieux apprentis haïjins, guidés par Teishin, déjà familière de l'écriture poétique brève. On découvre avec intérêt les ressorts poétiques du *plus petit poème au monde*, et la manière de l'écrire : au *pinceau de poils d'ours*, à l'encre, *de droite à gauche* et *de haut en bas,* sur des *rouleaux de papier de riz*. La tempête devient source d'inspiration. Peu à peu, à force d'imprégnation, naissent de vrais haïjins, tels Yamamoto, encore tout étonné d'avoir commis un véritable haïku.

Teishin au pays du haïku s'adresse aux plus jeunes. Il sera donc utilement exploité à l'école. Ce conte, qui présente l'intérêt d'aborder de manière ludique l'art du haïku, en suivant la progression des personnages, met encore en scène des poètes fameux. De plus, iI fournit l'occasion d'apprendre aux enfants quelques traditions nippones anciennes : le repas frugal, composé de légumes et de riz, se prépare en commun ; au printemps, on déguste une soupe spéciale réputée guérir bien des maux ; on se rassemble pour écrire des haïkus, ou honorer les traditions telles la fête annuelle de l'équinoxe, à l'occasion de laquelle de nombreuses *lanternes de papier et des origamis verts ou rouges* sont confectionnés ; le moine-poète est une figure protégée du village : il *fait lire et écrire grands et petits*, en échange de quoi les passants cèdent volontiers un peu de riz pour son bol.

Teishin au pays du haïku constitue un bon point de départ pour parler aux plus jeunes de la culture japonaise. Les illustrations à l'encre, que Salomé Michard égrène de page en page, renvoient au texte un bel écho.

La vie de l'AFAH

Portrait d'une adhérente

Jo(sette)Pellet, par Danièle Duteil

Bonjour Jo(sette),

Je te connais depuis plusieurs années, nous écrivons parfois ensemble et je pense avoir lu la plupart de tes écrits, haïku, haïbun et quelques tanka. J'ai même eu l'honneur de préfacer *Mékong, mon amour*[1], ton dernier recueil de haïkus.

1. *Avant de m'intéresser à ton goût pour la poésie brève japonaise, j'aimerais savoir quelles sont (quelles ont été) tes passions dans la vie ?*

La lecture et l'écriture, et ceci dès l'enfance. D'autant que je me souvienne, j'ai toujours lu et écrit ! Fille unique, vivant à l'époque dans une vallée de montagnes isolée, la lecture a été pour moi berceuse, nounou, terreau, échappatoire, refuge, terre promise… tandis que l'écriture me tenait lieu de jumelle, compagne, confidente… Par la suite m'est venue la passion des voyages, des grands espaces et… des gens, d'ici et d'ailleurs !

2. *Question classique : Comment es-tu venue au haïku ? Qu'est-ce qui t'a séduit d'abord dans ce poème ?*

Sa fulgurance, son pouvoir d'évocation. J'avais déjà rencontré le haïku par le passé, sans y prêter une attention majeure. Mais au printemps 2006, un grand ami à moi, Alvaro CARDONA-HINE, peintre, poète, écrivain et compositeur, Costa-Ricain vivant au Nouveau-Mexique, est venu donner un atelier de haïku à L'Escorial (ES), dans le cadre d'une sesshin zen. Et là je suis tombée dans la marmite haïku !! En outre, pour moi le « lien » zen-haïku a été immédiatement une évidence, le propos de tous les deux étant de capter l'instant présent, l'un aidant à nourrir l'autre… et vice-versa !

3. *Tes auteur.es favori.es ? Ancien.nes ? Modernes ?*

Chiyo-Ni, qui me touche profondément, ainsi que la plupart des poétesses japonaises de l'anthologie « Du rouge aux lèvres » de D. Chipot ; certains haïku d'auteurs classiques comme Bashô, Issa, Shiki, Santoka, Hosaï, que je savoure par petites bouchées, généralement dans des recueils collectifs et autres anthologies ; des poètes comme Kenneth White, Salim Bellen, Julien Vocance (HS de « poilu » de 14-18), etc. ; mais aussi nombre d'entre vous, mes collègues contemporains francophones ! Je trouve que chacun.e d'entre nous produit de temps en temps une perle !! nos HS moins percutants servant de compost aux dites perles… En fait j'aime les haïku « habités », où l'auteur.e apparaît en filigrane et me donne à voir un aperçu de son monde, son contexte, de la société dans laquelle il/elle vit. Mais plus que lire des haïku, j'aime en écrire, sur la base de ces « flash » que la vie nous réserve…

4. *Un ou deux haïkus qui te plaisent particulièrement ?*

le coucou / la page blanche / solitude	Chiyo-Ni
première neige / ce que j'écris s'efface / ce que j'écris s'efface	Chiyo-Ni
je suis très malade / un saule pleureur / au vent s'abandonne	Ozaki Hosaï

(au hasard… car j'aurais pu en citer d'autres…)

5. *Rappelle-moi tes recueils de haïkus. Peux-tu me dire rapidement les circonstances de leur écriture ?*

« la ballade du grillon », éd. Samizdat, 2009 : écrit suite à la sesshin zen et atelier de haïku dont j'ai parlé plus haut ; premier recueil, un peu maladroit, certains tercets pas toujours des haïku, je l'aime bien quand même, car il symbolise mes débuts dans ce registre, et surtout il est émaillé des dessins humoristiques de mon ami Alvaro.
« les dimanches à Verdaine », éd. Unicité, 2012, rend compte de dimanches de pratique zen à la rue Verdaine (Genève) ; participante assidue de ces dimanches, j'ai eu un plaisir jubilatoire à écrire ce recueil et les encres de mon amie Dominique de Mestral se tricotent à merveille avec mes haïku-senryû.
« Syrie – Les hirondelles crient », éd. Unicité, 2013 : un hommage au peuple syrien ; j'ai fait trois séjours en Syrie avant la guerre et adoré ce pays, ses habitants et leur accueil, véritable art de vivre. Mon projet initial était un recueil haïku-senryû « voyage », mais la guerre ayant éclaté entre temps, je l'ai repris et restructuré avec en pages de gauche mes HS voyage, et en pages de droite des senryû écrits sur la base de récits, témoignages et autres reportages de guerre.
« Mékong mon amour », éd. Samizdat, 2014 : recueil de haïku-senryû écrits à la faveur d'un voyage au Laos et de flâneries au bord du Mékong… Il est « illustré » par notre collègue haïjin Robert Gillouin (très actif dans le haïsha).

6. *Concernant le tanka, ton expérience dans ce domaine est-elle plus tardive ? Est-ce que ce genre ancien japonais, plutôt lyrique, te séduit autant que le haïku ? Différemment, sans doute ? Que t'apporte-t-il ?*

Mon expérience dans ce domaine est en effet plus tardive et même récente ! Et j'avoue avoir de la difficulté à capter « l'esprit tanka ». J'avais le sentiment, surtout au début, de « prolonger » – un peu artificiellement – un haïku par un distique ! Et si dans le haïku (et haïbun) j'ai eu et ai la chance de pouvoir compter sur quelques « collègues » (dont toi) pour me donner un « retour », un avis et/ou autres « conseils » précieux concernant mes écrits, je n'ai pas trouvé le même accueil dans le monde du tanka (hormis auprès de Maxianne, de Cirrus). Donc j'y tâtonne encore et y débroussaille laborieusement mon chemin ! Par contre j'ai réalisé dernièrement que le tanka offre effectivement une forme et structure idéale au poème d'amour !!... ☺

7. *Depuis la création de l'AFAH, en 2011, tu as été régulièrement publiée dans la sélection de haïbun de « L'écho de l'étroit chemin ». Je te sens très motivée par cette écriture qui mêle prose et poésie haïku. Mon impression est-elle juste ? Quel est pour toi l'intérêt du haïbun ? Quelles questions te poses-tu par rapport à ce genre que nous commençons juste, en francophonie, à nous approprier ?*

Ah oui, je suis TRES motivée par le haïbun, qui me permet de renouer avec un vieil amour – la prose – tout en gardant « l'esprit haïku », c'est-à-dire une volonté d'aller vers le peu, la suggestion, la sobriété, l'essentiel, alors que par le passé j'ai écrit des romans-fleuves, des tonnes de pages et de mots (ce qui auj. me fait sourire et m'apparaît passablement oiseux ! ☺)... En outre le haïbun se prête particulièrement bien aux récits de voyage, et vu mon amour de ces derniers, j'ai accumulé au cours des décennies pléthore de souvenirs et d' « instantanés voyage ». Pour moi, dans le haïbun, prose et haïku doivent se mettre mutuellement en valeur : le haïbun me permet d'en dire plus long et autrement qu'un seul ou quelques haïku, mais m'oblige néanmoins à rigueur et concision, à montrer plutôt que « me répandre », à passer mes écrits au feu et à la question de leur pertinence et intérêt pour le lecteur ; le haïku dans le haïbun m'aide à poser le décor en 17 syllabes – plutôt qu'en plusieurs lignes de prose ; il fait aussi office de « boutons de chemisier », c'est-à-dire qu'il doit « tenir » ensemble deux pans d'histoire, faire transition ou ouvrir une fenêtre sur un ailleurs que pourra s'approprier le/la lecteur/trice... Tout ça dans le meilleur des cas et si le/mon haïbun est réussi, bien entendu ! ☺

8. *T'es-tu essayée à d'autres formes d'écriture, liées ou non au haïku ?*

Oui, bien sûr : le renga (haïku et tanka), le tanka-prose, le haïbun lié, le « haïbun exquis » (et/ou haïbun fiction), etc. Et aussi l'auto-fiction, la nouvelle, l'écriture automatique, la poésie (sous de nombreuses formes) et surtout les chroniques (suis par ex. une fervente admiratrice des Chroniques de Lobo Antunes, qui est mon modèle en la matière !), etc.

9. *Souhaites-tu ajouter quelque chose ?*

Si on veut rester dans l'esprit haïku, haïbun, tanka, etc., il vaudrait mieux que je m'arrête là, non ?!

Conversation dans la Médina de Chaouen, techniques mixtes, 2013.

Annonces

Rendez-vous

Mars, samedi 5 : L'Assemblée générale de l'AFAH se tiendra à Paris, Bistrot Eustache, de 10 h à 14h 30. **Si vous êtes empêché.e vous pouvez envoyer un pouvoir :**

ASSEMBLEE GENERALE de l'AFAH – SAMEDI 5 MARS 2016

POUVOIR

À adresser par courrier à Danièle DUTEIL - AFAH – LESCOUËT – 56550 LOCOAL-MENDON
Ou courriel : echo.afah@yahoo.fr

Je soussigné.e, NOM, prénom : ……

n'assistant pas à l'Assemblée Générale de l'AFAH du samedi 5 mars 2016 à Paris

donne pouvoir à (toute personne du Bureau ou présente à l'AG) : ……

pour tous les votes de cette séance.

Fait à …… le …… 2016

SIGNATURE :

Mars 5-20 : **Le 18e Printemps des Poètes**, manifestation nationale et internationale, aura pour thème : le Grand XXe d'Apollinaire à Bonnefoy – cents ans de poésie.
Avril, samedi 2 : **Salon du Livre de la Haute Vallée de Chevreuse**, sur le Thème des jardins, à Saint-Rémy-lès-Chevreuse. Hubert Haddad, auteur du roman d'initiation *Le Peintre d'éventail,* et du recueil poétique qui lui fait écho *Les Haïkus du peintre d'éventail* * (Éditions Zulma, 2013) sera présent, ainsi que de nombreux autres auteur.es. Un kukaï sur le même thème sera organisé à cette occasion, l'après-midi,, par l'AFAH et le Kukaï-Paris. Il se tiendra sur le lieu du Salon, au stand AFAH.
Inscription : echo.afahCHEZyahoo.fr

* *Le Peintre d'éventail* a fait l'objet d'une recension de ma part, dans *L'écho de l'étroit chemin* n° 8, juin 2013.

Octobre : **Festival international du haïku organisé par l'AFH à Québec.**

Concours

Communication de l'Association pour la Promotion du Haïku (APH) : Nouveau prix du livre.

« Dans le cadre du prix du livre de notre association, nous vous proposons pour l'année 2016 de nous envoyer **un livre de haïbun** d'un minimum de 70 pages sur un thème libre. Vous pouvez composer un seul ou plusieurs haïbun dès lors que l'ouvrage atteint ce minimum de 70 pages (format A5 enTimes New Roman 12, interligne de 1,5 et marges uniformes de 2,5 cm - haut, bas, droite, gauche).
Le jury est composé de trois personnes : Danièle Duteil. Hélène Phung. Olivier Walter. A vos plumes !
Envoi jusqu'au 20 décembre 2016 à : promohaiku AT orange.fr
Attention, avant tout envoi prenez connaissance du règlement complet sur notre site, à la page concours. » http://www.100pour100haiku.fr/haiku.html

Concours de haïkus organisé par l'Association Lirenval, à l'occasion du Salon du Livre de la Vallée de Chevreuse qui se déroulera, le 2 avril 2016, à Saint-Rémy-lès-Chevreuse, Espace Fernand Léger. Ce concours est ouvert à tous, petits et grands, poètes du monde entier. **Date limite de participation : le 14 mars 2016.** Programme du Salon et règlement du concours sur : **lirenval.com**

Publications

ПОРТЕТ НА ГРАДА хайку PORTRAIT DE LA VILLE, haïkus

Anthologie bilingue de haïkus, bulgares et français, sous la direction de Christo Ke Pélla. Illustrations de Catherine Belkhodja, préfaces de Roland Halbert et de Danièle Duteil. ART GRAF PRINT, Sofia, 2015. Format 100/70/16. ISBN : 978-954-9401-94-3. Les voix d'une centaine d'auteurs déclinent la ville dans sa multiplicité, son authenticité, son instantanéité. Un bon moment de lecture !

Les trottoirs brûlent
même l'ombre du chien
tire la langue

Ludmila Christova

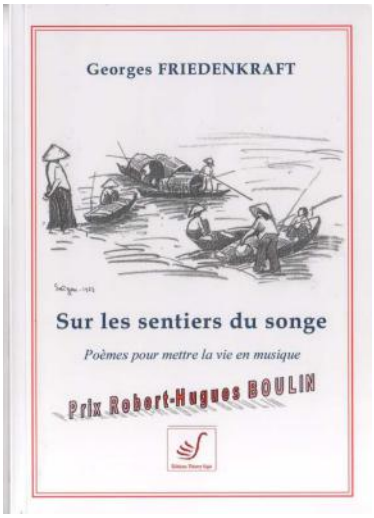
Soir d'automne –
dans le tramwway plein
il vide les poches

Rahmatou Sangotte

Brigitte Briatte, Guillaume Dorel : *Sous la cavale des nuages*, piano et haïku, CD, 2015. B. Briatte, poète-peintre et G. Dorel, pianiste-compositeur proposent une très belle orchestration sur de nombreuses thématiques propres au haïku : nature, saisons, marche du temps... Soit une heure de plaisir et de détente. Le livret d'accompagnement offre une dizaine de peintures, aquarelles, encres, résines, pigments... de Brigitte Briatte, talentueuse illustratrice de *L'écho de l'étroit chemin*.

Commander auprès de Brigitte BRIATTE , 3 bis chemin Pré fleuri – 38700 LA TRONCHE, en mentionnant vos coordonnées complètes et votre e-mail en majuscules. Chèque à libeller à l'ordre de Guillaume Dorel : 10 € par exemplaire du CD « La cavale des nuages » + 3 € de port, quel que soit les nombre de CD commandés. Date et signature.

Georges Friedenkraf, *Sur les sentiers du songe : Poèmes pour mettre la vie en musique*. Prix Robert-Hugues Boulin, Éditions Thierry Sajat, octobre 2015, 12.00 €. ISBN : 978-2-35157-535-2.



« Sur les sentiers du songe séduit d'abord par sa fantaisie et son extrême variété, autant dans les thèmes abordés, que dans les lieux, le ton ou la forme. Georges Friedenkraft exprime d'abord sa passion des mots, « mots d'hier » dont il voudrait réveiller la flammèche endormie, « mots vigoureux », « turgescents » ou « rigolards », car quoi de plus navrant qu'une langue qui s'ensommeille ? Ainsi, écartant la monotonie, sa partition résonne ici comme une symphonie sensuelle et « serpentine », là elle laisse éclater les notes en un joyeux tintamarre :

L'arythmie des étés
(pense ! pense !)

Le gratin d'outre miel
(danse ! danse !) »

D. D.

Alain Kervern : *Ce qui reste*, superbe haïbun sur le thème des rochers, à lire en ligne absolument : http://www.cequireste.fr/ alain-kervern/

Extrait du préambule : « Le Parc Régional d'Armorique, qui regroupe quarante-quatre communes du nord-ouest de la Bretagne, couvre un territoire d'une grande variété, qui va de l'île d'Ouessant au cœur des Monts d'Arrée. De janvier à mai 2004, j'en ai arpenté îles, collines et vallons en longeant les bords du temps par d'autres chemins que ceux vécus tous les jours. Et la surprise est venue de ce qu'un monde que je ne connaissais pas est venu à moi. Et ce monde est celui des rochers, nombreux dans cette région à affleurer le sol. »

Signalons encore, **du même auteur**, la toute récente publication bilingue ***L'Histoire du haïku contemporain***, trad. Malo Bouëssel du Bourg, Éd. Skol Vreizh, 24 p. 13 €. ISBN : 978-2-36758-038-8.

Extrait de l'interview d'Alain Kervern réalisée à cette occasion :

« ...l'histoire du haïku contemporain constitue dans le Japon d'aujourd'hui une véritable épopée, où les questionnements sur la perception du réel en poésie alimentent un courant passionnant d'expérimentations de toutes sortes. Ce bouillonnement de revues,de débats, de créations prend souvent ses sources dans le surréalisme, le marxisme, la psychanalyse....autrement dit dans les grands courants internationaux de la pensée contemporaine. »

Adhésion

BULLETIN D'ADHÉSION À L'A.F.A.H.

(Association Francophone des Auteurs de Haïbun, l'Étroit chemin)

NOM : _____
PRÉNOM : _____
ADRESSE : _____
_____
PAYS : _____
TÉLÉPHONE : _____
E-MAIL : _____

TARIF ANNUEL : 12€ à régler par chèque libellé à l'ordre de Germain REHLINGER, trésorier de l'AFAH et à adresser à Germain REHLINGER – 5, rue des Pinsons – 68420 ÉGUISHEIM – France
Possibilité de paiement par Paypal (13 €) à partir du **site AFAH : www.letroitchemin.wifeo.com**

Copyrights des visuels :

Brigitte Briatte, aquarelles et autres techniques : Pp. 4 / 8 / 12 / 16 / 48 / 58
Monique Leroux Serres, photo : P. 24
Yves Gerbal, photo : P. 46
Danièle Duteil photos : Pp. 1 / 2 / 6 /10 / 20 / 28 / 32 / 34 / 36 / 40 / 52 / 60
Responsable de publication : Danièle Duteil
Choix des visuels : Danièle Duteil
Mise en page : Michel Duteil, Danièle Duteil
Conception graphique : Meriem Fresson